

grandes tentes métalliques; c'étaient les Halles, où les détritrus abondaient ainsi que les souris et les rats. A partir de ce moment, mes repas furent moins détestables, car je ne mangeais plus guère de souris, et je trouvais dans le pavillon de la viande et dans celui du poisson de quoi satisfaire un tout petit appétit comme le mien.

Je commençai à m'habituer à ma triste vie, et il me sembla même que je pouvais encore être heureuse quand je mis au monde quatre jolis chatons que j'allais tendrement tout le jour: la nuit, je sortais pour me nourrir et je devins même plus audacieuse, car je me sentais perpétuellement faim; mes petits buvaient mon lait à qui mieux mieux, et il fallait que moi-même je mangeasse pour que mon sang fortifié leur fit du bon lait; aussi je n'attendais plus toujours jusqu'à la nuit pour sortir, et vers la fin de la journée j'allais quémander chez les voisins du quincaillier quelque morceau plus réconfortant, et souvent on me donnait de quoi vivre, me nourrir assez pour que je puisse rester bien tranquille auprès de mes chéris qui grandissaient à vue d'œil.

Un soir que j'étais sortie de bonne heure, il faisait encore jour, une dame passa. Voyant mes allures furtives, elle s'écria: "Oh! la pauvre petite bête, elle est au moins perdue." A ce moment, un homme de mauvaise mine s'approcha et dit: "Mais non, c'est à moi, cette bête-là." Epouvantée, je me réfugiai dans les jupes de la dame qui, se baissant vers moi, me prit dans ses bras. Je m'y sentais bien et en sécurité, mais l'homme voulait me prendre; en un instant, la jeune femme, très intimidée, fut entourée de badauds; l'homme gesticulait, faisant mine de vouloir m'emporter; un agent

intervint, et, heureusement, renseigné par le commerçant, Monsieur Voisin, il invita l'homme, qui était quelque peu ivre, à s'éloigner, ce qu'il fit en maugréant.

La dame était fort embarrassée de moi; le commerçant qui me connaissait, venait de lui dire que j'étais une bête perdue qui, depuis bien longtemps, s'était réfugiée dans une cave à côté de chez lui; elle ne voulait donc pas m'abandonner; mais, d'autre part, elle n'osait m'emporter chez elle, car elle avait déjà un chien et un chat; elle craignait de mécontenter son mari. Un jeune couple qui avait assisté au début de l'aventure, s'approcha de ma protectrice et offrit de me garder; l'homme déclina ses qualités: il était avec sa femme au service d'un pharmacien; il me soignerait bien, dit-il; j'aurais une cour pour me promener. Le visage honnête des jeunes gens répondait pour eux, la dame poussa un soupir, me caressa, puis me tendit à ceux qui me voulaient du bien. L'homme me prit doucement, mais solidement dans ses bras, et se mit en route avec sa femme.

Je n'avais pas tout d'abord bien compris ce qui m'arrivait, mais quand je me rendis compte que l'on m'éloignait de la cave où dormaient mes petits, je poussai des miaulements plaintifs et voulus m'échapper: l'homme, craignant que je ne vienne à me perdre de nouveau, serra plus fort et me mit dans l'impossibilité de bouger. La vie que j'avais menée m'avait donné de l'expérience; résolue à retourner près de mes petits dès que cela me serait possible, je ne fis plus que de rares tentatives—qui furent toutes de suite déjouées—pour m'échapper, et j'employai toute mon attention à regarder par où je passais; nous tra-